PRÉSENTATION

Qu'en est-il des thèmes et des rythmes de la modernité, de cette modernité du moins qui se met en place au tournant du siècle et gagne progressivement tous les grands foyers culturels en Europe comme en Amérique ? De grands axes — Paris-Berlin, Paris-Moscou, voire Paris-New York —, voire de grandes métropoles symboliques de cette modernité, Vienne par exemple, ont été abondamment explorés. Les thèmes majeurs — l'ébranlement de la royauté du sujet, la mise en cause de la morale et des traditions séculaires, la montée de l'individualisme — en apparaissent mieux, ainsi que les mille foyers d'une invention protéiforme qui, du Nord au Midi, renouvelle les genres (roman, théâtre, etc.) et place l'individu face à ses responsabilités nouvelles. La fréquentation par la recherche de grandes routes privilégiées laisse pourtant dans l'ombre un certain nombre d'aspects, quand elle n'aboutit pas à une définition canonique qui masque la diversité du phénomène. Aussi a-t-il semblé opportun de reprendre ici la question sous un angle parfois négligé. La présente livraison choisit pour lieu le vieux continent, et en particulier les relations qui s'établissent entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe centrale. Elle les envisage dans un large tournant de siècle, entre 1880 et 1930. La France et la Hongrie, elles-mêmes conçues comme des espaces ouverts dans un monde pluri-polaire, constituent ici les foyers de l'enquête. Le déplacement du regard, la souplesse de la méthode qui, loin de s'enfermer dans des relations bilatérales, voudrait être attentive aux échanges, au pluralisme culturel qui est de règle, aux multiples signaux d'une invention qui

rayonne jusqu'à nous, jointe au balayage d'un demi siècle, durée significative à l'échelle du phénomène, autorise, nous l'espérons, une nouvelle approche.

Convient-il de justifier les deux pôles culturels ici privilégiés ? Si le choix de Paris s'explique par une position d'antériorité, voire de phare — Baudelaire ayant été sans doute le premier à donner de l'adjectif « moderne » une définition précise et esthétiquement féconde, tandis que Nietzsche voit dans Paris le haut-lieu de la décadence, mélange de Wagner et de Bourget —, Budapest n'a pas de titres moins glorieux. Danubienne en effet la psychanalyse, viennoise par son fondateur, budapestoise par l'éclat que lui donne Ferenczi. « Paladin et grand vizir » auprès du maître, pour reprendre les termes dont le décore ce dernier, le Hongrois est aussi le premier titulaire dans l'histoire d'une chaire de psychanalyse à l'université. Dans l'euphorie qui suit le congrès de Budapest en septembre 1918, l'élection de Ferenczi à la tête de l'Association internationale, la fondation des éditions psychanalytiques internationales grâce à l'apport d'un mécène hongrois, Anton von Freund, Budapest semble un moment appelé à devenir le cœur du mouvement. Freud lui-même se laisse prendre à ce rêve. La réalité le balaie aussi brutalement que la monarchie austro-hongroise que la longévité de son monarque, l'empereur François-Joseph, avait fait croire intemporelle. L'Autriche-Hongrie ne résiste pas à la guerre. Sur ses ruines s'élèvent deux Etats, bientôt aussi antisémites l'un que l'autre. Le drame des civilisations qui se découvrent mortelles donne alors au cas de la Hongrie une nouvelle dimension. Emporté en effet le « *globus Hungaricus* » cher à Ferenczi. Ce dernier — à se décrire logé dans un moi non seulement hongrois, mais aussi juif et psychanalytique, à vivre ainsi l'éclatement entre trois « moi », dont les deux derniers, espère-t-il, survivront à l'ébranlement du premier — manifeste la crise dont nous parlions plus haut. À travers lui, la parole tente de prendre en charge un écrasant passif : la misère d'une patrie ruinée, livrée à la violence, sinon même changée en enfer. Paris et Budapest, deux pôles d'une modernité qui anticipe les secousses de l'histoire, et aide à les comprendre.

Inutile de reprendre ici les descriptions d'André Karatson sur le rayonnement du symbolisme français en Hongrie. Qu'il suffise de rappeler l'attraction que Paris exerce sur un Endre Ady, qui s'y rend en 1904, la passion avec laquelle les poètes Hongrois traduisent Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et Apollinaire. La partialité de l'antagonisme que dessine Ady entre Paris, « ville sacrée des émerveillements » et Budapest, « ville-malédiction », témoigne de la profondeur des enjeux.

L'approche la plus naturelle consiste à prendre la mesure de la réalité hongroise, ce que font au seuil de ce numéro les contributions de György Vajda et de Béla Köpeczi. Autant que les échanges, retiennent l'attention du présent volume les résistances à la circulation et à l'adoption des idées. La polémique qui éclate à la veille de la Grande Guerre entre écrivains hongrois et roumains fait toucher du doigt la prégnance du modèle nationaliste et le redoutable discrédit qui s'attache spontanément, dans la Hongrie à la veille de 1914, comme un peu plus tôt dans la France de l'affaire Dreyfus, au beau mot de « cosmopolitisme ». Mosaique d'intérêts contradictoires, l'Europe centrale, comme le dit Jean-Richard Bloch, est aussi un grand caravansérail, rehaussé du bariolage des nations et des langues qui le composent. Caravansérail ou Babel, selon les heures.

Le regard se tourne ensuite les sciences humaines, socle d'une modernité qu'elles ont largement suscitée. En ces temps de communication, où l'urbanisation comme les transports font de grands pas, peu importe qu'elles viennent de l'espace germanique, avec la philosophie de Nietzsche et la doctrine freudienne, ou de France, avec Bergson. Elles sont aussitôt adoptées à Budapest, métropole dont l'avant-garde se tourne résolument vers l'Occident, comme l'exprime le titre programmatique de la revue fondée en 1908, *Nyugat* (c'est-à-dire *Occident*). La philosophie joue un rôle essentiel. Gergely Angyalosi, Peter Por, György Tverdota, s'y attachent successivement, sans jamais perdre de vue ses retombées littéraires. Endre Kiss conduit le débat jusqu'à nos jours, lorsqu'il discute les thèses de Gadamer, auteur d'une réflexion fondamentale, en

1960, sur la question de l'herméneutique, c'est-à-dire de l'interprétation des œuvres littéraires. Cherchant à dessiner les lignes d'une nouvelle critique pour aujourd'hui, qui dépasserait les impasses auxquelles a conduit dans les années 1960-1970 le modèle du « réalisme socialiste », E. Kiss, qui reproche à Gadamer une insuffisante attention à la nature propre des phénomènes artistiques et littéraires, en découvre les signes dans un ouvrage du Polonais Roman Ingarden, publié en 1931.

Que la littérature, par le regard distancié et satirique qu'elle porte sur les hommes et les choses, soit le lieu d'un possible renouveau, la visite des établissements scolaires les plus prestigieux de l'Europe centrale d'alors que nous propose Florence Godeau en convaincre. L'ironie des Karinthy et Móricz, Musil, Roth et Rilke transfigure le tableau de la médiocrité quotidienne. Les pédagogues, tentés de s'ériger en maîtres, y sont renvoyés à leur étroitesse. Il faut convenir qu'ils sont en tous points étrangers à la généreuse utopie de la Suédoise Ellen Key, elle-même amie et complice des écrivains, comme à la lucidité d'Alice Balint (1899-1939), l'un des rares éducateurs sensibles au souffle de la psychanalyse. Pas plus que dans la section précédente, le regard ne vise ici à l'exhaustivité. Il préfère le repérage de voies d'avenir, auxquelles il arrive de croiser l'inattendu. Jean Bessière s'interroge sur la fonction de la mémoire et de l'image, de la fable et de la fabulation. Il propose une lecture continue de l'auteur de *Matière et mémoire*, d'Alain, de Paulhan pour suggérer un statut original de la fiction au tournant du siècle, si l'on replace les choses dans une stricte perspective bergsonienne. Pierre-Louis Rey s'arrête pour sa part à l'accueil réservé par Proust aux innovations techniques. Loin de susciter en lui aucune crainte, l'automobile, l'avion ou le téléphone alimentent l'imagination du romancier, répondent à son désir d'embrasser l'intégralité du temps et de l'espace, tant qu'il n'a pas découvert en lui-même la possibilité victorieuse de réunir la totalité de son expérience sensible.

Retravaillées pour la publication, les diverses contributions ont été présentées à l'occasion du colloque franco-hongrois organisé

par l'Académie des Sciences de Budapest et le Centre de recherches comparatistes de l'université Paris III, Sorbonne nouvelle. Il s'est tenu les 24 et 25 janvier 1997, à la Sorbonne et à l'Institut hongrois de Paris. Son organisation matérielle comme l'édition des Actes ont bénéficié du concours du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises, à Paris, que nous avons plaisir à remercier.

Jean Bessière — Stéphane Michaud
Université Paris III, Sorbonne Nouvelle